



Le Pays Cathare

sous la Botte NAZIE

Témoignage.

Jacques Arino

Extrait...



Trois « occupants » en armes dans les remparts
de la Cité de Carcassonne

10. Bombardement sur Carcassonne !

Des tranchées, les occupants allemands en auraient eu bien besoin un certain après-midi de juin 1944. Elles auraient été utiles du côté de « l'Estagnol », voie de garage SNCF à la sortie ouest de Carcassonne.

Nous allions, mon frère et moi, nous baigner dans les eaux de la rivière du Fresquel au lieu-dit le « Pont troué ». Ce pont Romain s'écroula en fin du siècle dernier.

Soudain, les sirènes d'alerte placées aux quatre coins de la ville se mettaient à mugir. Contrairement à l'habitude, cette alerte n'allait pas se révéler fictive...

Moins de cinq minutes après son déclenchement, quatre ou cinq avions allaient apparaître, vrombissant, dans un ciel, je me souviens, d'un bleu tout à fait estival. Nous sûmes dès le soir même que les anglais nous avaient envoyé des « Mosquitos », appareils à double fuselage. Je n'en ai jamais plus revu si ce n'est par photos interposées.

Moins d'une minute plus tard, le caractéristique crépitement d'un mitraillage et le bruit sourd d'explosions se faisaient entendre. La cible choisie – nous le sûmes dans la soirée – n'était autre qu'un train de munitions allemand stationné sur les voies de garage SNCF au lieu-dit « l'Estagnol ».

Et, fait extraordinaire pour les yeux de l'enfant que j'étais, les appareils venaient virer juste au-dessus de nos têtes pour repartir et vider leurs chargeurs sur les wagons à deux ou trois cents mètres de là. Le « manège » allait se répéter à plusieurs reprises.

Il n'en fallait pas plus pour que je prenne vraiment peur. Mon frère tenta de me consoler sous le ponceau du ruisseau de l'Arnouze non loin de l'entrée du « Domaine de Gougens ». Ruisseau et petit pont existent toujours, non loin de l'actuelle gare des cars scolaires.

Depuis, à chacun de mes passages en ces lieux, je ne peux m'empêcher de revivre mes pleurs et ma peur !

Signalé à nos alliés par les Résistants maquisards de « Picaussel », le train allait être littéralement anéanti !

Concernant cet unique bombardement en terre d'Aude, on ne sût officiellement pas s'il y eût des victimes côté Allemand. Si cela avait été le cas, toutefois, les « Boches » nous l'auraient fait savoir par d'habituelles repréailles. En fait, je crois comprendre aujourd'hui que les troupes du « Sieur » Hitler s'étaient, tout comme nous, mises à l'abri !

S'il n'y eût pas de victimes, je peux assurer que les wagons du train de munitions avaient été totalement « explosés » avec leur marchandise de guerre !

Quatre jours plus tard, revenu de ma grande frayeur – en l'absence de mes parents – et en compagnie de Guy, Maurice, Antoine, Claude et Henri, camarades et voisins de mon âge, nous nous retrouvâmes à « l'Estagnol ». Je me dois de préciser, ou rappeler, que le lieu-dit se situe non loin du quartier de la Route de Toulouse, où nous habitons tous les six.

Wagons, munitions et armes avaient vraiment été détruits. Personne n'était là pour assurer une quelconque sécurité. D'où notre imprudence et notre culot – il faut bien l'avouer – de déambuler dans les débris du convoi allemand.

Là – mes petits amis peuvent en témoigner – les garnements que nous étions découvrirent et s'emparèrent de restes d'armes presque encore chaudes. Elles étaient bien évidemment inutilisables. Elles avaient été abandonnées par l'armée allemande. C'est ainsi que nous ramenâmes des fusils, des révolvers à barillet, sans leurs crosses brûlées, des masques à gaz ou ce qui en restait et autres baïonnettes ! Nous récupérâmes également des dizaines de douilles de balles explosées. Nous les

fîmes « péter » dès le lendemain, à l'aide de gros clous que l'on frappait avec des cailloux. Ceux-ci faisaient fonction de marteaux.

Ne répétez surtout pas ces « exploits » à quiconque. Si d'aventure mes parents les apprenaient, ils pourraient se retourner dans leur tombe...

En tout état de cause, forts de notre « trésor de guerre », des semaines durant, nous jouâmes aux soldats sur le terrain à l'époque inoccupé de la famille Planel, avenue Roosevelt.

Au passage, revenons aux réquisitions, par l'armée occupante, d'édifices, d'écoles et de maisons de particuliers. Il en fut notamment ainsi pour la fameuse villa de la Gestapo, dont nous parlons par ailleurs.

Toutefois la réquisition la plus spectaculaire pour les Carcassonnais que nous étions, fut celle, tout d'abord étonnante, de la Cité, actuellement classée au patrimoine mondial de l'humanité !

Les habitants de notre monument, les « Citadins », furent invités, pour une grande majorité d'entre eux, à quitter leur domicile. Il en fut ainsi, je me souviens, de la famille Costes. Nos cousins nous confièrent une grande partie de leurs meubles... Ceux-ci demeurèrent dans le garage familial jusqu'à la Libération !

Forts de la quasi-certitude que les alliés Américains et Anglais n'oseraient pas bombarder et détruire notre monument bimillénaire, les Allemands allaient s'installer dans les maisons, par force, inoccupées.

Précision : alors que les splendides vitraux de la Basilique Saint Nazaire étaient mis à l'abri, l'église allait être transformée en écurie ! Le lieu de culte allait en effet être occupé par les chevaux de l'armée allemande. Il fallait vraiment le rappeler, notamment à l'attention de ceux qui, catholiques pratiquants, ont pu, un jour ou l'autre, apprécier les troupes Nazies. Et il y en eût !

Retrouvez « Le Pays Cathare sous la Botte Nazie » sur
<https://libre2lire.fr/livres/le-pays-cathare-sous-la-botte-nazie/>

ISBN papier : 978-2-490522-65-1
ISBN Numérique : 978-2-490522-66-8

100 pages illustrées – 13.00€

Dépôt légal : Mars 2020
© Libre2Lire, 2020

